

## **Cien años de soledad de Gabriel Garcia Marquez**

### **Il n'a jamais « senti » la traduction en français (1968)**

par Michel Porcheron

Claude Durand fut en 1968 – il a alors 30 ans- l'éditeur et le traducteur (avec son épouse Carmen, d'origine cubaine) de **Cien Años de Soledad**, pour les éditions du Seuil où il fut dès 1965, directeur de collection. En 1979, il obtint comme auteur le prix Médicis pour *La nuit zoologique* (Grasset). Il connut 45 ans « *d'aventures éditoriales mouvementées* » (L'Express, 19 avril 2009), avant de passer le témoin à 70 ans.

A une question de Jérôme Dupuis sur **Cien Años de Soledad** (1967) Claude Durand précisait : « *Lorsque j'ai reçu ce manuscrit en langue espagnole, il n'avait pas encore été publié en Argentine. Il m'a enthousiasmé et le Seuil en a acquis les droits pour une avance modique de 5 000 francs. J'ai proposé à mon épouse, Carmen, qui est d'origine cubaine, de le traduire avec moi* (ndlr : soit un travail de neuf mois). *La première année, il ne s'en est vendu que 3 000 exemplaires. A peine plus l'année suivante. Puis il a décollé, on doit aujourd'hui (2009) en être à près d'un million d'exemplaires.*

*Dans notre élan, Carmen et moi nous étions déjà mis à la traduction du suivant, **El otoño del patriarca (L'Automne du patriarche)**. Mais, cette fois, l'agente espagnole de Garcia Marquez en demanda 100.000 dollars ! C'était une bien grosse somme pour le Seuil. Le patron de Grasset de l'époque, Jean-Claude Fasquelle, avait une résidence secondaire en Catalogne, où il voisinait avec l'agente de Marquez. Il a obtenu les droits. Un de mes torts est assurément de n'avoir pas possédé de maison à Cadaqués ! ».*

*« "Gabo" ne voulait pas d'un texte normalisé, raboté, se rappelle Claude Durand. Il me poussait à inventer des mots là où lui en inventait. J'aime la traduction. C'est une compensation quand on n'a plus le temps d'écrire soi-même. »*

Claude Durand perdra un auteur et un ami lorsque le roman suivant est publié chez le concurrent Grasset. L'édition espagnole de *Cien años de soledad* (1967) avait déjà franchi le million d'exemplaires. Le statut de Garcia Marquez avait radicalement changé, et son « prix » avec. Ainsi que le succès. Enfin.

Avant Cent ans de solitude, un seul livre de Gabo avait été publié en France, « **Pas de lettre pour le colonel** » (traduction et introduction de Daniel Verdier, Julliard, 1963, *El Coronel no tiene quien le escriba* ) qui passa alors inaperçu.

*Cien años de soledad* était son cinquième livre. Son premier livre publié – dans sa langue-- fut *La Hojarasca*, après cinq ans de galère éditoriale. Ce fut comme une édition à compte d'auteurs avec le soutien de quelques amis. Mais ce livre ne lui conféra aucune gloire particulière. A cette époque là, le Gabo connu et apprécié était le Gabo journaliste à El Espectador de Bogota.

Puis ce furent *El coronel no tiene quien lo escribe*, *La Mala hora*, *Los funerales de la Mama Grande*, mais ils furent accueillis par des « *succès modestes, les tirages étaient faibles, les droits d'auteur infimes et la diffusion purement locale* » (Plinio Apuleyo Mendoza, PAM, in *El Olor de la guayaba*, 1982). Autrement dit personne ne

connaissait GGM hors de la Colombie...où il n'était pas considéré non plus comme un grand écrivain.

Nous étions dans les années 1955- 1961...

GGM, après deux années en demi-teinte comme journaliste à l'agence cubaine Pensa Latina, s'installa au Mexique où son premier emploi fut un poste de rédacteur dans une revue féminine. C'était un temps où « *la semelle de sa chaussure était bâillante (...)* Après tant d'années, il était dans la même situation que lorsque il s'était mis à écrire son premier livre " (PAM)

Il était en train d'écrire un nouveau livre (durant 18 mois à raison de 6 heures par jour) son cinquième donc. "Ou avec ce livre je fais un grand coup (*trancazo*), ou je me fais sauter la tête », disait Gabo. Il avait confié le manuscrit à la Editorial Sudamericana de Buenos Aires. Qui en fit un premier tirage de 10.000 exemplaires (tous vendus dans la capitale argentine) avant de passer à 20.000 exemplaires quinze jours après. « *J'étais sûr d'avoir une bonne critique, mais pas d'avoir un succès du public* ».

En 1982, avant le prix Nobel, *Cien Años de Soledad* avait déjà été traduit en 17 langues. Plinio Apuleyo, toujours lui (qui fut sans aucun doute son meilleur ami et surtout celui qui sut très bien parler de GGM, gagnant une crédibilité reconnue par tous) l'interrogea sur les traductions : -l'anglaise ? « *Excellente. Le langage, par compression, gagne en force*”.

#### « **Yo no siento el libro en francés** »

Et les autres traductions ? « *J'ai beaucoup travaillé avec le traducteur italien et avec le traducteur français (ndlr Claude Durand), les deux traductions sont bonnes, cependant je ne sens pas le livre en français* ».

Plinio: -« *Le livre a été moins vendu (ndlr : au moins jusqu'en 1982) en France qu'en Angleterre ou en Italie, à quoi tu attribues ça ?*

GGM : - *Peut être le cartésianisme. Moi-même je suis plus proche des folies de Rabelais que des rigueurs de Descartes (...)* Malgré une bonne critique, le livre n'a pas eu en France le niveau de popularité atteint ailleurs. Mon ami Rossana Rossanda m'a fait remarquer que le livre a été publié en France en 1968, une année où la situation sociale (à partir de mai et juin, puis les mois qui ont suivi) n'était pas très propice ».

Le mot est de GGM lui-même : partout *Cien años de soledad* s'est vendu comme des « petits pains » (traduction libre de « **salchichas calientes** »). Pour l'auteur colombien, s'achevait l'époque de « *la suela desprendida* » (la semelle qui bâille)

En France, le livre, après un démarrage plutôt difficile, eut tout de même un très bon succès de vente, alors que personne au départ n'y croyait : 700 000 exemplaires en édition courante et le million en poche. L'attribution du Nobel en 1982 donna un très sérieux coup de pouce aux ventes des livres d'alors de GGM.

L'histoire de *Cien Años de soledad* en France n'est pas cantonnée au seul Claude Durand, qui par ailleurs n'allait plus rien traduire du Colombien. Deux traducteurs majeurs français (de l'espagnol, Colombie) vont être associés au succès de « Gabo », jusqu'à aujourd'hui : Claude Couffon (1926) et la toute jeune Annie Morvan.

Il se trouve que Gabo avait d'abord adressé deux exemplaires du manuscrit complet de **Cien años de soledad** à Claude Couffon et à l'auteur cubain Savero Sarduy, par l'intermédiaire, croit se souvenir Couffon, du Mexicain Carlos Fuentes.

Couffon et Sarduy étaient alors responsables des éditions latino- américaines, le premier chez Gallimard, le second aux éditions du Seuil. Sarduy proposa à Couffon de se charger de la traduction, lequel Couffon se vit, hélas, dans l'obligation de refuser étant à ce moment là très occupé par la traduction de deux nouvelles de Miguel Angel Asturias. C'est ainsi que Claude et Carmen Durand héritèrent de la traduction d'un des plus beaux livres de la littérature universelle.

Couffon eut l'occasion de se rattraper. GGM fit de lui « son » traducteur français, qui signa un contrat de dix traductions. Claude Couffon entreprit celles d'œuvres antérieures à 1967, puis celle de *El otono del patriarca* et d'autres, ce qui donna un total de neuf. Leur collaboration dura une dizaine d'années, avec neuf livres traduits. Annie Morvan prit brillamment la suite (voir Bibliographie).

A l'occasion de la sortie en France de *Cent ans de solitude* (1968) Claude Couffon, qui collaborait au quotidien Le Monde, comme pigiste, consacra à G. Garcia Marquez les deux pages littéraires hebdomadaires (un entretien, une nouvelle inédite et une analyse sur son œuvre). « *A cette époque là, « la double page » que dirigeait Claude Julien* », a eu l'occasion d'indiquer Claude Couffon, « *faisait vendre les jours suivants tout le premier tirage. Or il ne se vendit que 800 exemplaires de Cent ans de solitude...* »

### Un Claude chasse l'autre

Selon Couffon-- qui connaissait bien GGM depuis ses années parisiennes (dès 1956, quand Gabo vivait à Paris) – « *le livre n'eut pas tout de suite le succès qu'il méritait car pour le lecteur français, le texte avait une originalité tellement forte qu'il ne le comprenait pas* ».

Il fallut attendre la sortie de *L'Automne du Patriarce* (traduction de Claude Couffon, chez Grasset, 1977) pour que GGM connaisse enfin l'authentique succès d'estime et de vente qu'il était en droit d'attendre. C'est le Colombien lui-même qui avait demandé aux éditions Grasset de confier la traduction à Claude Couffon. « *Ce fut pour moi quelque chose de magnifique, car de plus il m'ôtait la blessure de ne pas avoir traduit Cent ans de solitude. Ce fut une blessure en réalité qui ne me quitta jamais* ».

Mais pour Claude Couffon, « *comme traducteur, l'œuvre maitresse fut **Crónica de una muerte anunciada**. C'est le seul livre que j'ai traduit, parmi toute la littérature latino-américaine, pour lequel je n'ai pas eu le moindre problème. Ce livre est un mécanisme de luxe où tout fonctionne parfaitement. Il ne manque rien (...) Je l'ai traduit en dix jours, en travaillant jour et nuit* »

A la question « En quoi consiste les différences de traduction à partir du « *castellano de España* » et de « *l'español latino-américain* », Claude Couffon répond: « *Moi je parlerais des "castellanos latinoamericanos. J'ai pu découvrir leurs différences et ainsi éviter des confusions, en dialoguant aussi avec les auteurs* ».

Couffon avait alors une façon personnelle de concevoir son métier de traducteur : le traducteur traduit tel livre, car il aurait aimé avoir écrit la nouvelle ou le roman qu'il

va traduire. Selon lui le traducteur ne peut être seulement traducteur, il doit être aussi « auteur » de l'ouvrage qu'il traduit. Il se méfie par ailleurs du concept « traducteur professionnel de littérature » car ces traducteurs là ne traduisent pas toujours ce qu'ils aiment. En ce qui concerne *Cronica de una muerta anunciada*, Claude Couffon a dit qu'il l'avait traduit en pensant comment G.Garcia Marquez l'aurait écrit en français.

**Bibliographie (non exhaustive)** en espagnol et en français (Encyclopaedia Universalis) :

- Romans : *La Hojarasca*, éd. S.I.B., Bogotá, 1955 (*Des feuilles dans la bourrasque*, Grasset, Paris, 1983) / *El Coronel no tiene quien le escriba*, éd. Aguirre, Medellín, 1961 (*Pas de lettre pour le colonel*, Julliard, Paris, 1963) / *La Mala Hora*, Luis Pérez, Madrid, 1962 / *Cien Años de soledad*, éd. Sudamericana, Buenos Aires, 1967 (*Cent Ans de solitude*, Seuil, Paris, 1968) / *El Otoño del patriarca*, Plaza y Janés, Esplugas de Llobregat, 1975 (*L'Automne du patriarche*, Grasset, 1977) / *Crónica de una muerte anunciada*, Bruguera, Barcelone, 1981 (*Chronique d'une mort annoncée*, Grasset, 1981) /
- *L'Aventure de Miguel Littin clandestin au Chili*, trad. J.-C. Masson, éd. S. Messinger, 1986 / *L'Amour au temps du choléra*, trad. A. Morvan, Grasset, 1987 / *Le Général dans son labyrinthe*, trad. A. Morvan, Grasset, 1990 / *De l'amour et autres démons*, trad. A. Morvan, Grasset, 1995 ; *Mémoire de mes putains tristes*, trad. A. Morvan, Grasset, 2005.
- Recueils de contes : *Los Funerales de la Mamá Grande*, éd. Universidad Veracruzana, Xalapa, 1962 (*Les Funérailles de la Grande Mémé*, Grasset, 1977) / *Ojos de perro azul*, Equiseditor, Rosario, 1972 / *La Increíble y triste historia de la cándida Eréndira y de su abuela desalmada*, éd. Barral, Barcelone, 1972 (*L'Incroyable et triste histoire de la candide Eréndira et de sa grand-mère diabolique*, Grasset, 1977) / *El Negro que hizo esperar a los ángeles*, éd. Alfíl, Buenos Aires, 1973 / *Douze contes vagabonds*, trad. A. Morvan, Grasset, 1993.
- Mémoires : *Vivir para contarla*, Mondadori, Barcelone, 2002 (*Vivre pour le raconter*, trad. A. Morvan, Grasset, 2003).
- Gabriel García Márquez a également publié des articles et des reportages, notamment *Periodismo militante*, Son de Máquina (Bogotá, 1978), et *Noticia de un secuestro* (Grijaldo Mondadori, 1996, *Journal d'un enlèvement*, trad. A. Morvan, Grasset, 1997).
- *Obra periodística*, en cinq volumes, n'a pas été traduite en français (mp).